N° 45. (1re ANNÉE.) 24 JUIN.

L'ORGANISATEUR.

JOURNAL DE LA DOCTRINE DE SAINT-SIMON.

L'Organisateur paraît une fois par semaine. — On s'abonne au bureau du Journal, rue Monsigny, n° 6; chez Everat, imprimeur, rue du Cadran, n° 16; chez Alexandre Mesnier, place de la Bourse, et chez les Directeurs des postes des départemens. — L'abonnement est de 25 fr. pour l'année, 13 fr. pour six mois, et 7 fr. pour trois mois.

EXPOSITION DE LA DOCTRINE DE SAINT-SIMON.

Deuxième année.

Fin de la douzième Séance.

Après vous avoir montré comment l'industrie, d'abord esclave et placée en dehors de la religion et de la société, s'était graduellement acheminée vers l'une et vers l'autre, nous avons entrepris de justifier, par la considération de l'importance et de la nature du travail qu'elle accomplit, ses titres à ce double avénement. Déjà, l'année précédente, nous nous étions longuement occupés devant vous des faits qui se rapportent à la constitution intérieure de ses travaux, au mécanisme par lequel ils doivent s'opérer dans l'ordre nouveau qui se prépare; aujourd'hui nous n'avons plus à la considérer que dans les fonctions politiques auxquelles elle peut donner lieu, soit dans ses rapports avec les autres parties de l'institution sociale, soit dans les relations qu'elle comprend dans son propre sein.

Plus on recule dans le passé, plus l'industrie se montre isolée de la science, privée de ses lumières et abandonnée, quant au perfectionnement de ses pratiques, aux chances incertaines d'une expérience qui, ne se proposant point directement le progrès, semble n'être jamais redevable qu'au hasard des conquêtes lentes et imparfaites auxquelles elle arrive. En se rapprochant des temps modernes au contraire, on voit l'industrie sortir peu à peu de son isolement, se rapprocher de la science, et par son secours substituer graduellement à ses pratiques empiriques, à ses routines, des procédés rationnels. Ce rapprochement, sans doute, n'a encore eu pour base aucune vue large et systématique; jusqu'ici il n'a été qu'instinctif, et il est demeuré fort incomplet, fort irrégulier; mais le temps est venu où il doit être l'un des objets les plus importans du réglement social. Aujourd'hui, au point où en sont parvenues et l'industrie et la science, il est évident que l'une doit devenir, dans ses procédés, une application directe de l'autre. Les progrès futurs de l'industrie sont donc soumis à la condition d'un contact habituel, intime, entre les industriels et les savans, qui mette les premiers à même de signaler aux seconds les lacunes que leur expérience leur a révélées dans la théorie scientifique, et de s'emparer des progrès de celle-ci à mesure qu'ils s'opèrent, pour les appliquer à leurs travaux. Mais les habitudes différentes auxquelles sont livrés les savans et les industriels ne permettent point que leur contact soit immédiat: un intermédiaire est nécessaire entre eux, et cet intermédiaire, ainsi que nous l'avons vu précédemment, ne peut être que le *prêtre* placé au point de vue de l'unité, parce que lui seul comprenant la destination commune de la science et de l'industrie, et aimant également les hommes qui se livrent à l'une et à l'autre, peut leur révéler leur dépendance réciproque, la leur faire aimer, et ainsi mettre leurs efforts en harmonie.

C'est l'industrie qui crée les richesses destinées à l'entretien, à l'amélioration physique de tous les membres de la société: telle est la tâche particulière qui lui est assignée dans la division du travail social; mais cette tâche ne lui confère aucun droit particulier sur les richesses qu'elle crée; ce n'est point à elle qu'il appartient de déterminer la part qui doit lui en revenir; cette part doit lui être faite par le prêtre de l'unité, qui, embrassant dans leur ensemble tous les travaux de la société, et sachant à chaque instant quelle est la somme d'efforts que chacun d'eux réclame, est seul en état de répartir convenablement entre eux le revenu social dont l'industrie est la source.

Ainsi donc, sous le double rapport de ses relations avec la science et de sa dotation sociale, c'est directement par le prêtre qui se trouve placé au sommet de la hiérarchie sacerdotale, c'est-à-dire par l'autorité générale de la société, que l'industrie doit être gouvernée.

Mais au-delà de ces deux faits importans par lesquels elle est liée immédiatement aux autres parties de l'institution sociale, c'est sur elle-même qu'elle se déploie; c'est dans son propre sein que s'établissent les relations et que s'exercent les fonctions politiques auxquelles elle donne lieu.

Le travail industriel, ainsi que l'a justement remarqué un économiste moderne (1) comprend deux objets principaux : *changer la matière de forme* et la *changer de lieu*, ou autrement créer des produits et les distribuer. Au premier de ces objets, correspond le travail agricole et manufacturier; au second le travail commercial.

La *production* et la *distribution*, telle est la division première qui s'établit dans l'industrie. Chacun des termes de cette division en comprend une autre : la *théorie* et la *pratique*. L'une qui a pour objet d'appliquer les découvertes de la science aux procédés industriels, à ceux de la production comme à ceux de la distribution; l'autre de mettre en œuvre ces procédés, d'en diriger l'emploi.

Sous les divisions qui précédent se trouvent compris dans leur généralité tous les aspects sous lesquels l'industrie peut être envisagée, tous les faits que le réglement industriel doit avoir pour objet de mettre en harmonie, de combiner.

La *production* et la *distribution*, et, dans chacune d'elles, la *théorie* et la *pratique*, n'étant évidemment que des parties d'un seul et même travail, il semblerait d'abord que les hommes dont les efforts s'exerçent dans ces différentes directions doivent être naturellement portés à se rapprocher, à se consulter et à se communiquer leurs travaux dans le but de s'éclairer mutuellement; mais une longue expérience a prouvé qu'il n'en était point ainsi; que ceux qui se partageaient ainsi le travail industriel, selon les divisions que nous venons d'établir, étaient placés à des points de vue assez différens, assez exclusifs, pour n'apercevoir, pour ne comprendre qu'imparfaitement le lien qui les unissait. En considérant attentivement ce qui se passe à cet égard, on, reconnaîtra en effet que le *producteur*, c'est-à-dire ici l'agriculteur ou le manufacturier, a principalement pour objet de créer des produits, ne s'occupant que secondairement de leur convenance, de leur opportunité, du rapport dans lequel ils devront se trouver avec les besoins de la consommation, ou pour parler le langage des économistes, des débouchés au moyen desquels ils pourront être écoulés; que le *distributeur* ou le commerçant est principalement occupé de répartir les produits existans, tels qu'ils sont, et dans la proportion où il les trouve, et fort peu de s'informer des ressources de la production, ou d'exercer une influence sur ses travaux, sous le double rapport de la nature ou de la quantité des produits; que le *théoricien* a pour but principal de mettre les procédés industriels en harmonie avec les connaissances scientifiques, ne s'inquiétant que subsidiairement de leur convenance pratique, surtout sous le rapport économique, tandis que le *praticien* se propose de tirer le plus grand parti possible des procédés dont il est en possession et dont il a fait l'expérience, et n'a qu'une faible tendance à en chercher de plus parfaits.

Et cependant tous ces travaux sont dans une dépendance intime; les progrès, la prospérité des uns, sont subordonnés aux progrès, à la prospérité des autres; il faut donc qu'ils soient combinés, qu'ils soient *liés* : il faut que dans tous les temps la *production* soit tenue au courant des besoins de la consommation afin de connaître la direction qu'elle doit donner à ses travaux, et les limites dans lesquelles elle peut les étendre, que la *distribution* soit toujours informée des ressources de la production, afin de régler, de ménager en conséquence ses opérations; que les imperfections, que les lacunes de la *pratique* soient toujours signalées à la *théorie*, pour que celle-ci dirige ses efforts dans le but de les faire disparaître, et qu'enfin les perfectionnemens de la théorie soient introduits dans la pratique à mesure qu'ils s'opèrent.

Dernièrement, en parlant de la science, nous avons dit que les travaux de diverses natures qu'elle comportait ne pouvaient être unis, combinés que par une puissance de même nature que celle que nous avions reconnue nécessaire pour lier entre elles la science et l'industrie; il en est de même des travaux de cette dernière partie de l'activité humaine qui ne peuvent être *liés* que par un homme qui, concevant la destination de l'humanité, particulièrement sous le point de vue de l'amélioration de sa condition physique, et aimant en conséquence, d'un égal amour, tous les travaux de l'industrie, tous les hommes qui les exécutent, parce que tous sont également nécessaires à l'accomplissement de cette destination, puisera dans son amour le pouvoir de les faire sortir de leur isolement, de les réunir en un faisceau, de les faire concourir harmoniquement au but qu'ils sont appelés à atteindre. — Quiconque, avons-nous dit, est capable de *lier* des hommes dans la vue de leur destination est un PRÊTRE; de même qu'il doit y avoir un *prêtre* de la science, il y aura donc aussi un *prêtre* de l'industrie.

C'est par lui que les industriels, dans leurs rapports entre eux, seront *liés*, *associés*, *gouvernés*; que le travail de l'industrie, avec la dotation sociale qui y sera affectée, sera distribué entre les branches diverses dans lesquelles il se subdivise, entre les différentes localités où il devra s'effectuer, enfin entre tous les membres de l'atelier industriel, qu'il *classera selon leur capacité* et *rétribuera selon leurs œuvres*. C'est par lui que l'industrie, qui n'est sortie de l'esclavage que pour tomber dans l'anarchie, entrera pour la première fois dans la carrière de la *liberté* et de l'*ordre*, et verra s'ouvrir pour elle les portes du temple dans lequel ses destinées, révélées par St-Simon, l'appellent enfin à prendre place.

CORRESPONDANCE.

Mon cher C....., je vous remercie de m'avoir envoyé *le Nouveau Christianisme* et *l'Appel aux artistes* : j'attendais ces ouvrages avec impatience, tant pour moi que pour ceux avec qui je parle de la doctrine. O mon ami, ce n'est que dans

(1) M. Destutt de Tracy.

le St-Simonisme, au sein de cette famille, de cette société toute brûlante d'amour et de charité, que l'ame retrouve le le contentement, la paix et la félicité. Là toute lutte a cessé, le passé n'est plus un sujet de souffrance pour l'avenir, une pomme de discorde qui réveille toutes les passions haineuses ; là tous les cœurs sont mus par un même sentiment, tous les modes d'activité n'ont qu'un seul but, le bonheur des hommes, l'accomplissement sur la terre des promesses de J.-C., la récompense selon les œuvres ; là seulement habitent l'énergie, le dévouement, l'amour de l'humanité; là ne souffle plus l'haleine empestée et glaciale d'un égoïsme réduit en système et proclamé comme une doctrine de sagesse et de prudence. Il y a quelques mois, je ne vivais pas en communication avec des frères, j'étais isolé au milieu d'un océan d'orages, et du fond de ma retraite ignorée je cherchais par l'étude et la méditation à réchauffer mon ame, dégoûtée du spectacle des intérêts personnels, combattant sous le voile de la générosité et de la vertu. Vous m'avez fait connaître M. et B., et depuis ce moment je respire.

Je vous prie de m'écrire souvent, de me donner des nouvelles de ce qui se passe au sein de la capitale du St-Simonisme, de m'entretenir des travaux scientifiques entrepris ou à exécuter. Songez que vos lettres seront pleines d'intérêt pour moi, outre qu'elles serviront encore à alimenter le feu divin qui m'embrase. Ce n'est que par une communication fréquente, que par un échange continuel de sentiment et d'idées que la charité se développe et cimente les liens qui doivent unir à jamais chaque membre de la famille humaine. *L'Organisateur* ne me suffit pas; il me faut des lettres, des mots tracés par votre plume. Ils ont plus de puissance sur mon cœur que des caractères d'imprimerie. Je ne demande plus une conviction scientifique, mon esprit est satisfait depuis long-temps; c'est du sentiment, c'est de l'amour, c'est cette charité qui coulait avec tant d'ardeur du sein des saint Jean, des saint Paul, des saint Chrysostôme. Ce n'est point avec de la science que l'on peut parvenir à développer les forces nécessaires pour consacrer ses veilles, ses jours, sa vie, pour l'amélioration du sort des pauvres et des infortunés. La science est sèche de sa nature, et poussée presque dans ses derniers retranchemens, elle conduit à douter du dévouement et de Dieu lui-même. Je ne connais que trop les ouvrages des philosophes du XVIIIe siècle ; vous le savez, ils m'ont toujours révolté comme œuvres d'organisation, et la morale de l'intérêt n'a jamais été en harmonie avec les palpitations de mon cœur. Rappelez-vous une conversation que nous eûmes à ce sujet en 1825, après une promenade au Père Lachaise. Au reste, mon ami, je veux que vous connaissiez la nature de ma croyance au St-Simonisme, et quelles sont ses racines dans les profondeurs de mon être.

Jeune, sans croyances religieuses bien arrêtées, sans foi dans le catholicisme, les idées de Dieu, du juste et du beau, vinrent me distraire de mes études scientifiques. Je crus que la philosophie dissiperait toutes mes incertitudes, tous mes outes enfantés plutôt par les personnes qui m'environnaient que par les sentimens qui se développaient en moi; je ne pouvais pas prouver ce que je sentais, et cette incapacité me désolait. Les premiers ouvrages que je rencontrai furent comme bien vous pensez, en vous reportant aux premières années du XIXe siècle, des produits de l'école matérialiste : Locke, Condillac furent mes premiers maîtres. Loin de me satisfaire, ils ne m'aigrirent que davantage, et enfin ils m'inspirèrent de l'horreur quand j'arrivai, comme déduction de leur principe, à la morale d'Helvétius, à la négation des sentimens généreux, à la consécration scientifique de l'égoïsme. Je quittai donc cette école, et je me lançai au milieu des spiritualistes qui étaient plus en harmonie avec moi, sous le rapport de l'intelligence et de la morale; mais cette perpétuelle contradiction entre la conscience de la matière et celle de l'idée m'empêcha d'accepter leurs systèmes. Kant seul me séduisit par sa foi, sa conviction en Dieu, à la loi du devoir, à l'idée du beau, du sublime; j'acceptai toute la *critique de la raison pratique*, en rejetant toutefois plusieurs points de la *critique de la raison pure*, principalement ceux où l'univers est réduit à une vue toute subjective, et ne contient plus que des *Noumènes*, pures abstractions de l'existence. Enfin j'étais parvenu à une morale sèche, il est vrai, mais au moins à une loi de Dieu, à une loi qui devait diriger et soumettre mon activité.

Résumant tous mes travaux, toutes mes recherches, je reconnus que l'étude de la philosophie m'avait conduit à la conviction que *les idées de Dieu*, *de l'immortalité de l'âme*, *de justice*, *de bonté*, *étaient au-dessus de la raison*, et qu'en conséquence leur existence ne pouvait être *démontrée*. Le but qu'on devait se proposer était donc d'éclaircir et de développer le SENTIMENT, de manière à pouvoir réfléchir purement et vivement toutes ces idées, si pleines de chaleur et de vie.

Je repris de nouveau mes méditations, et j'arrivai à l'idée d'un DIEU, à la fois *spirituel* et *matériel*, à la conception d'un DIEU qui n'était que l'image infinie de *l'homme*, et qui, comme ce dernier, offrait la SYNTHÈSE inexplicable, mais réelle, de *l'esprit* et de la *matière*.

Là se terminèrent mes études purement philosophiques. J'étais satisfait d'avoir rencontré une idée de Dieu, qui fermait pour jamais les discussions des spiritualistes et des matérialistes. J'étais content d'avoir arraché du domaine du *raisonnement* la loi morale, la divinité, le devoir et le beau. Cependant je ne tardai pas à sentir que je n'avais pas assez fait, que je n'étais parvenu qu'à une croyance particulière, et que j'étais encore bien loin de pouvoir la faire adopter par tous les hommes. Dès lors je compris la nécessité de la RELIGION, comme devant faire AIMER ce que j'étais dans l'impuissance de *démontrer*. Me voilà feuilletant l'histoire, lisant la Bible et le Nouveau-Testament, cherchant les moyens de faire naître dans les cœurs l'amour de la divinité, source de toute justice, de toute beauté, de tout dévouement. J'étais convaincu que c'était Dieu qui devait dominer toute notre activité; j'étais persuadé que lui seul était le feu sacré des beaux-arts et du génie. Au milieu de mes recherches, j'avais entrevu

déjà une loi progressive de l'humanité, quand je vous revis à Paris en 1828.

Vous me parlâtes alors d'une doctrine qui indiquait la loi de développement, le but vers lequel se dirigeait l'humanité toute entière, d'une doctrine qui, réveillant les sympathies, devait entraîner tous les hommes vers la réalisation d'une loi providentielle; jugez alors si je ne fus pas avide de la connaître, de la comprendre. Mon cœur palpitait déjà par avance, je brûlais de l'aimer, de m'identifier avec elle de toute la puissance de mon activité. Je lus *le Producteur*, la brochure de M. Auguste Comte; j'étais un auditeur assidu aux séances de l'exposition générale; néanmoins, je n'étais pas encore pleinement satisfait. J'admirais l'explication de l'avenir par le passé; la méthode positive, au moyen de laquelle on vérifiait avec la plus grande exactitude si un fait donné devait se réaliser dans l'avenir de l'humanité; les grandes series des modes d'activité sociale: enfin la division en époques *organiques* et *critiques* m'apparaissait d'une manière évidente, large et grande; j'y reconnaissais l'œuvre du génie; mais je ne voyais pas encore dans la nouvelle organisation l'humanité toute entière; le point de vue *scientifique* me paraissait trop *exclusif*, DIEU et le PRÊTRE ne se montraient pas encore à la hauteur qu'ils devaient occuper. Sympathisant avec l'état social définitif, où chacun devait être classé selon sa capacité, cette sympathie me montrait clairement que l'AMOUR et la charité devaient *unir* tous les membres de cette NOUVELLE FAMILLE, en diriger et coordonner tous les efforts.

Le *Nouveau Christianisme* me contenta davantage. Enfin, en lisant *l'Organisateur* et les leçons de la deuxième année, je me sentais de plus en plus attiré vers la doctrine; et après la lecture de la septième leçon, je m'écriai spontanément : JE SUIS ST-SIMONIEN. Gloire, gloire immortelle à St-Simon, au plus grand historien, au plus grand philantrope de notre siècle! gloire à ce puissant bienfaiteur de l'humanité, qui, du sein d'une société décrépite, au mileu des angoisses de la misère, accablé de mépris et de dédain, ne désespéra pas du bonheur des hommes, et trouva, dans son cœur plein d'amour, les forces nécessaires pour accomplir sa mission divine. O mon ami! que je suis fier maintenant d'être homme! combien j'éprouve de jouissances, de délices, en pensant que je puis, par la science et l'industrie, coopérer à réaliser, sur cette terre, la loi d'un Dieu de charité! Ce monde n'est plus une vallée de larmes, dont je doive me détacher pour jouir de la vie éternelle; c'est le lieu où je suis appelé à contribuer à établir, autant que possible, le règne d'une providence infinie. J'ai le pouvoir de diminuer l'infortune, de soulager le pauvre, non en lui donnant quelques secours temporaires, mais en créant des biens durables et éternels. Mes œuvres ne doivent pas s'arrêter à mon passage terrestre; elles s'étendront jusqu'à l'éternité..... O philosophie! combien ton langage était différent! qu'il était froid! combien la destination que tu me présentais était glacée; le monde où je vis, les hommes avec lesquels je suis constamment en rapport s'effaçaient à tes yeux « L'accomplissement du devoir, voilà, disais-tu, le but de tes actions. » Et la force pour l'exécution, où la puiser?..... Tu te taisais alors, et tu te contentais de me dire : *Fais cela, tu le dois*. Tu m'abandonnais tout entier à ma faiblesse, tu m'ouvrais la porte du ciel, tu me montrais l'éternelle félicité, et tu me privais de la main charitable qui devait soutenir mes pas chancelans. O St-Simon! jouis de tes œuvres, reçois les témoignages de ma reconnaissance; ta mémoire sera chère à l'humanité, et ton nom fera palpiter tous les cœurs de l'avenir, de joie et d'allégresse.

Voici une lettre bien longue; mais je suis tellement plein de la doctrine, que j'ai toutes les peines du monde pour arrêter ma plume.

Je continue avec B..... la mission commencée par M.....
Tout le monde veut connaître la doctrine : il y a eu peu d'élus, mais tous sont animés d'un vif désir de curiosité; c'est, ce me semble, un bon commencement d'exécution qui donne beaucoup d'espérances. Vous connaissez les hommes; vous savez qu'il ne faut pas croire qu'ils puissent de suite quitter l'ornière dans laquelle ils sont retenus depuis long-temps : je ne désespère pas. De tous côtés, on nous accable de demandes; les leçons que j'ai à ma disposition, les numéros du *Producteur*, de *l'Organisateur*, *le Nouveau Christianisme*, la brochure *aux artistes*, tout est enlevé. Fort de ma conviction, persuadé que j'accomplis la destination de la Providence, prêchant la concorde et la paix, voulant le regne de Dieu sur cette terre, continuant l'entreprise de J.-C. et de ses apôtres, cherchant à diriger tous les modes d'activité de l'homme vers la réalisation de la famille humaine, vous devez bien penser que mon zèle ne se ralentira jamais : Dieu est avec moi, son esprit me réchauffe et m'anime. « O Jérusalem! si tu voulais écouter la voix qui s'est fait entendre, toutes les discordes, les haines, les malheurs seraient bientôt calmés. Nourris-toi de la manne céleste qui t'a été envoyée, et les passions cesseront d'exhaler leur haleine impure! »

Adieu, M. C. C.; Gloire soit à Dieu dans tous les siècles! Saluez de ma part tous nos frères; ceux qui sont avec moi vous saluent. L'amour et l'esprit de St-Simon sont avec nous; Dieu nous soutient dans nos efforts; il n'abandonne jamais ceux qui se dévouent pour l'accomplissement de sa loi.

H. . .